

Allez vous faire paître !

Métabolisme et embrouilles pastorales à Carisolo/Pinzolo, Italie

Introduction

Bonjour à tous et bonjour à tous. Tout d'abord, je voudrais remercier Lucie et Alexis pour leur organisation sans faille et ce programme tout à fait alléchant... Qui me donne bien l'envie de ruminer en votre compagnie.

Aujourd'hui, je vais vous parler de politique métabolique, ou de politique du métabolisme, ou à la métabo- ou métabolo-politique - choisissez l'appellation que vous préférez. En un sens, il s'agit d'une notion corporelle qui parle nécessairement de la matérialité des corps, de ce dont il est capable ou incapable, bien sûr pas *in abstracto* mais *in très très concreto*. Mais pas que. Bien sûr, comme nous l'a appris Hannah Landecker, les métabolismes sont dans l'histoire ; ce ne sont pas des métaphores. Ils sont tributaires de l'alignement d'un certain nombre de machineries économiques, sociales, politiques, sensibles. Maan Barua, dans une récente synthèse, relève que les métabolismes sont enrôlés dans une sorte de gouvernamentalité environnementale, ou *environnentalité* ; gestion des flux et des effluents, par exemple dans les environs de la Nye River, au Royaume-Uni, qui sont massivement salopés par les émissions de phosphate et d'azote de l'élevage de plus en plus intensif des poulets de chair. Industrialisation du métabolisme ; pollutions massives ; transformations de milieux ; eutrophisation des eaux, altération des corps humains aux perturbateurs endocriniens et autres résidus hormonaux.

Des vies altérées, dirait Murphy ; des biologies anthropogéniques, dirait Landecker, encore elle. Qui précise encore ceci ; bien sûr que la vie excède son contrôle, bien évidemment que les corps vivants débordent des cadres qui leurs sont assignés. Voilà le point de départ de l'enquête, nous dit-elle, et pas son point d'aboutissement critique.

Le problème c'est que, s'ils m'inspirent beaucoup, j'ai un peu de la peine à me saisir de ces éléments. Le métabolisme reste tributaire d'une analyse des flux, des circulations, des techniques de mitigation - en l'occurrence, souvent, d'une pollution ou d'un problème environnemental. C'est, au fond, ce que dit la notion même, qui invite à une analyse en circuit fermé de processus de changements qui s'opèrent à travers des corps. Il y faut tout une cartographie, toute une généalogie, il faut suivre avec attention toute une flopée d'êtres, leurs interactions mutuelles, les transformations réciproques dans lesquelles ils s'engagent, et sont engagés, avec et par leur milieu. Il faut faire tout ça, tout en restant, bien sûr, agile et flexible, prêt à réviser ses conclusions provisoires ; car dans les politiques métaboliques, c'est évident, rien de définitif, ni de linéaire... que des dynamiques évolutives. Bon, je sais pas vous, mais moi ça me fait bailler rien que d'y penser.

Une image qui aurait pu ne pas exister

Alors, avant de vous perdre complètement, je vais plutôt commencer par le début, c'est-à-dire par le milieu. Au milieu des choses, j'ai vu cette PHOTO 1. Sur cette photo, vous voyez une vache dans un alpage, avec des montagnes pittoresques en arrière-plan et un *funivie*. Le funivie, cette cabine de funiculaire, transporte les gens du village, situé dans la vallée et qui s'appelle Carisolo/Pinzolo, jusqu'au sommet de la montagne. Les gens montent, en été, pour faire de la randonnée, et en hiver pour

faire du ski. Cette vallée s'appelle le Val de Rendena et se trouve dans les Alpes italo-autrichiennes, près de la ville de Trento. Avec mon collègue Daniele Valisena, nous avons mené là-bas une enquête sur la razza Rendena, la race bovine issue de cette vallée. Carisolo est aussi le village où habite Roberta Raffaeta, une chère collègue et amie à l'invitation de laquelle nous avons initié cette enquête.

La scène que je voudrais poser ici est bien délimitée, par le massif des Alpes d'un côté, et celui des Dolomites de l'autre. Carisolo se trouve au point de convergence des deux rivières qui proviennent respectivement de ces deux massifs montagneux. Carisolo est donc ce petit village de montagne qui se trouve au beau milieu de bien davantage de processus de transformations que je ne pourrais en décrire, dans l'espace qui m'est ici alloué. Disons qu'à ce stade, on peut avancer, sans trop prendre de risques, que la montagne est à l'avant-garde du « nouveau régime climatique » -- ce que j'appelle « le merdier climatique » y est plus sensible qu'ailleurs, avec la fonte des glaciers, le recul des zones enneigés, les périodes de sécheresse, les pluies torrentielles. Il existe un collectif français de chercheuses et d'artistes qui s'appelle « L'effondrement des Alpes » et ce nom est révélateur d'une situation qui évolue à toute allure ; on se trouve dans une zone critique aiguë. Un endroit où les tensions deviennent *littéralement* critiques, entre des environnements qui changent drastiquement, des formes de vie qui disparaissent rapidement, et une plus grande connexion avec le monde extérieur. La vallée, quoique bien circonscrite géographiquement, ne cesse de voir ses frontières remodelées.

Revenons à présent à cette image. J'aimerais revenir avec vous, aujourd'hui, sur la grande, que dis-je, l'immense difficulté qu'il y a eu à rendre cette image possible en premier lieu. Ho, pour moi, cela n'a pas été difficile, ça c'est bien certain. Tout ce que j'avais à faire, c'était de sauter dans le *Funivie*, comme le faisaient de nombreux randonneurs en cette belle journée ensoleillée, et même quelques personnes âgées qui se rendaient au sommet de la montagne pour admirer le paysage (PHOTO 2). Non, je veux dire que c'est difficile pour *cette vache* particulière sur la

photo, et pour sa famille, son genre et sa race. Cette race de vache s'appelle Rendena, la fameuse « razza Rendena ». Il s'agit d'une vache à dominante brune, qui partage des ancêtres communs avec la race brune suisse. Elle est plutôt destinée à la production de lait, pour faire du fromage de montagne, plutôt que de la viande.

Une race déficiente

J'ai appris de mon collègue Daniele que cette *razza* a failli disparaître, dans les années 1930, en raison de ses insuffisances métaboliques alléguées, aux yeux du régime fasciste de Mussolini. La politique fasciste de l'État italien naissant consistait à définir certaines caractéristiques de l'« italianité » devant supplanter les très robustes sentiments d'appartenance des divers royaumes d'avant l'unification. Bon. Il se trouve que ce régime politique, le régime fasciste, s'est à son tour passionné pour la zootechnie. Il a été considéré que les hommes sains, productifs et vigoureux de la nation avaient besoin d'animaux d'élevage sains, productifs et vigoureux. Ce régime s'est alors livré à une véritable biopolitique, donc à une véritable nécropolitique : il a interdit certaines races pour en favoriser d'autres qui produisaient un métabolisme plus productif, un meilleur optimum, un ratio plus élevé ; plus de lait, plus de graisse, plus de protéines. Toute ressemblance, bien évidemment, avec les processus de sélection et de reproduction des bovins en régime de démocratie libérale-capitaliste serait, bien évidemment, purement pas fortuite. C'est bien une même « économisation de la vie », selon l'expression de Michelle Murphy ; un alignement conjoint - conjoint et sans doute pas fortuit, l'histoire nous le dira - autour de finalités économiques, comme Maan Barua le relève avec insistance.

Bref. Les fascistes ont voulu remplacer la *razza Rendena* par la plus productive brunes suisse - *Swiss Brown*. Ils ont même envoyé des inspecteurs dans les villages,

pour vérifier que les unes remplaçaient effectivement les autres. Mais la Rendena a survécu. La légende locale raconte que certains agriculteurs construisaient de faux murs dans leurs étables, pour cacher les reproducteurs de la *razza Rendena* des inspecteurs du régime. Il n'en reste pas moins qu'un fort attachement lie les habitants de Carisolo / Pinzolo aux vaches Rendena. Et aux touristes aussi. L'économie de Carisolo / Pinzolo n'est pas aussi autosuffisante qu'elle l'a probablement été dans le passé, en raison des contraintes physiques et de l'intensité du travail, humain ou animal, requis pour faire entrer et sortir les produits de la vallée. Tout cela a bien sûr changé avec l'infrastructure routière, la disponibilité de gaz bon marché, la désertion des localités rurales par leurs jeunes, etc.

À Carisolo / Pinzolo, on ne peut pas expliquer l'existence des vaches Rendena en termes simplement mécanistes ou en tant que machines de production. Cela ne fonctionnerait tout simplement pas. Si c'était pour ces critères de *business-as-usual*, elle aurait très probablement disparu, comme tant d'autres races locales de vaches, dans d'autres lieux et d'autres contextes. Comment se fait-il que cela ne se soit pas produit à Carisolo/Pinzolo ? Il est évident qu'il y a une bonne part d'entêtement montagnard, tant humain que bovin. Les Rendena ont la réputation d'être aussi têtues que leurs éleveurs. La volonté de *persistere*. Il faut des attaches solides. Mais ça ne suffit pas.

Une infrastructure duale

Progressivement, l'ordre des valeurs a changé dans la vallée, de même que l'infrastructure. Par exemple, il y avait autrefois un marché pour l'échange de bétail. Les vendeurs et les acheteurs de bestiaux se rencontraient chaque année. En marge de l'évènement, on organisait un concours de beauté pour élire la plus belle vache ainsi que des célébrations populaires. Cela s'est arrêté à un moment donné,

vers les années '80. L'endroit était probablement trop éloigné, le marché trop étroit, le poids de la logistique trop coûteux à maintenir. C'est ainsi que l'organisation de ce marché a pris fin. Jusqu'à ce qu'il y a quatorze ans, il renaisse et soit rebaptisé « Giovenche di Razza Rendena » (PHOTO 3) - pardonnez mon affreux accent italien. À partir de ce moment-là, il n'y a plus de marché de vaches Rendena, mais une série d'événements destinés à un public plus large, célébrant le mode de vie à la montagne, les traditions, le folklore, ainsi que le traditionnel concours de beauté accompagné d'un petit marché de producteurs locaux, et des événements publics et des discussions pour prospecter l'avenir de la vallée et de la race bovine Rendena.

Ce que j'essaie de dire ici, pour résumer, c'est que la race Rendena est peut-être plus importante aujourd'hui en tant qu'outil touristique qu'en tant qu'outil de production. C'est une célébration vivante du folklore et du, je cite, « mode de vie traditionnel »¹. Les vaches Rendena continuent bien sûr à produire du lait et du fromage, et c'est important, mais les agriculteurs qui s'en sortent bien avec leurs vaches ont diversifié leurs activités vers l'agrotourisme et la restauration. Les touristes qui gravissent la montagne en été s'attendent à trouver des vaches Rendena dans les *malghe* - les *malghe* sont les pâturages de montagne traditionnels. Les vaches Rendena sont devenues tout aussi importantes pour l'économie que pour la politique locale.

Ce qui s'instaure, progressivement, c'est une polarité duale, saisonnière, entre l'été et l'hiver, une division du travail de loisir ; en hiver, le ski et ses paysages enneigés, à l'été, la randonnée et ses paysages bucoliques – vaches incluses, forcément. Les alpages eux-mêmes, les *malghe*, témoignent de cette répartition duale ; PHOTO 4 : ici, une piste de ski traverse une *malghe* en été, profitant peut-être de ce que cet espace était déjà déboisé pour y faire passer la piste, à moins que ce ne soit précisément parce qu'il y avait une piste de ski existante qu'il n'était

¹ (Eric Hobsbawm et Terence Ranger, *L'invention de la tradition*, Editions Amsterdam).

pas trop coûteux d'en faire un alpage - je ne sais pas lequel des deux est apparu en premier. PHOTO 5 et ici, vous pouvez voir une piste de gestion, qui est pratiquement une autoroute vers les sites de construction de l'infrastructure de montagne - stations de ski, restaurants, étables pour les vaches, etc. Vous pouvez voir sur la photo un autre exemple de cette coexistence, le camion rempli de matériaux de construction traversant l'alpage et ayant dû se ranger sur le côté de la route pour laisser passer la vache – qui n'entendait pas céder le moindre pouce de sa trajectoire.

De ce point de vue, il y a bien la configuration d'un certain « métabolisme du village la montagne » -- au sens ici plutôt d'une sorte de métaphore d'inspiration marxiste ; des intrants, des extrants, des requalifications, des zones d'intérêt et d'attachements en évolution, une situation climatique difficile. On trouverait, en explorant ces dimensions de la situation, quelques-unes des conditions de possibilité de la subsistance de la *razza Rendena*. Il y faut, comme Moore le suggère, une certaine « sensibilité généalogique » ; qui prenne bien garde, bien sûr, de ne réifier ni l'ordre de la nature, ni celui de la société. Il me semble que, dans le cas que je viens de décrire, la vache Rendena est tout aussi tributaire d'infrastructures que l'inverse est vrai.

Embrouilles pastorales

Ainsi, c'est au terme d'une transformation que la vache de Rendena peut se maintenir dans son alpage. Son existence même dépend des attachements des habitants de Carisolo / Pinzolo mais aussi de son *rebranding* en tant que scène, locale et « d'appartenance », partie de la tradition qui ne cesse d'être réinventée et en tant qu'élément constitutif du paysage.

Enfin, l'existence des vaches Rendena a été mise à l'épreuve en termes d'accès aux pâtures elles-mêmes. Les *malghe* appartiennent aux municipalités, qui mettent chaque année les droits d'accès aux enchères pour les agriculteurs. Cela représente beaucoup d'hectares qui sont assortis, finalement, d'assez peu de conditions contraignantes, dont les coûts d'entretien sont relativement faibles. Mais avec beaucoup de subventions. Étant donné que la politique agricole de l'UE octroie des subventions à l'hectare, cela représente beaucoup d'hectares, donc beaucoup de subventions avec peu ou pas de coûts associés. Le calcul est vite fait.

En conséquence, il y a eu de nombreux problèmes, dont le livre *Pascoli di carta* – des pâtures de papier – du journaliste XXX se fait l'écho. Ce livre rapporte toute sorte de fraudes à la pâture. La plus évidente se produit lorsque les détenteurs d'un droit de pâture n'exercent tout simplement pas ce droit, et que l'alpage demeure vacant. Le livre rapporte le courroux de la Commission européenne face à ces infractions, qui n'hésita pas, à l'occasion, à traquer les contrevenants en faisant survoler les alpages à l'aide de drones, pour vérifier que des vaches se trouvaient bien là où elles étaient supposées se trouver. Sans doute l'une ou l'autre amende fut-elle infligée, de sorte que d'aucuns réagirent en donnant à la Commission ce qu'elle voulait ; des vaches à l'alpage. Certains optèrent, sans doute pour faire des économies de fourrage, pour y placer quelques veaux maigres en provenance de différents élevages et destinés à l'abattage à l'automne. Pas de quoi en faire un fromage! Je veux dire, littéralement pas de fromage. D'autres, plus respectueux, ont considéré qu'il valait mieux y placer d'authentiques vaches à lait, des frisonnes, des Holstein ; dans ces cas-là, il est arrivé que quelques grosses vaches laitières de la vallée soient même transportées vers les pâturages, une par une, par hélicoptère. Cela a parfois donné lieu à des événements dramatiques car ces vaches n'étaient pas adaptées à l'escarpement ni à la frugalité du menu là-haut - la pauvreté de l'herbe, la ressource parfois peu abondante en eau.

L'un des plus anciens agriculteurs du village (PHOTO6), qui a joué un rôle déterminant dans l'établissement de la razza Rendena et de ses normes, a déclaré ceci à propos des malghe ; « elles sont faites pour des fiat 500, pas des Formule 1 ! », il y faut une voiture humble et populaire et non une formule 1. Les formules 1 vont plus vite, mais ont besoin de beaucoup plus de carburant. Il a simplifié en disant que, pour certains organismes, pour certaines vaches, je cite, « l'environnement ne fonctionne pas ». Et voilà ; tout métabolisme ne se vaut pas. Les métabolismes ne sont pas tout terrain. Ce que peut, ou ne peut pas, une vache laitière, est tributaire d'un milieu ; un milieu fabriqué par une histoire de ravage écologique et de destruction ; un milieu traversé par de fortes requalifications de son économie, de son esthétique, de sa population et de sa politique ; et, enfin, un milieu au sens environnemental du terme, un climat, un relief une qualité de l'herbe, une disponibilité de l'eau. Et je ne vais pas vous parler, faute de temps, des dernières itérations de ce milieu suite aux présences de plus en plus manifestes du loup, et surtout de l'ours, qui reconfigurent encore ce que le métier d'éleveur veut dire et les contraintes dans lesquelles il s'exerce.

Limites métaboliques

Qu'est-ce que cela change de penser cette situation en termes de « métabolisme » ? Je pense que le métabolisme permet de penser quelque chose comme une limite. Jusqu'où un corps peut-il, ou ne peut-il pas exister ? Jusqu'où peut-il, ou ne peut-il pas, aller ? Bref, à l'interrogation spinoziste : « Que peut un corps ? », on peut rajouter le codicille bienvenu de Michelle Murphy : « What can't a body do ? De quoi un corps est-il incapable ? ». Ici, dans le village très bien situé de Carisolo / Pinzolo, on peut voir apparaître une *mise en relation* du travail des infrastructures, tel qu'il s'exprime dans le métabolisme changeant des villages de montagne, avec le travail

des corps, tel qu'il s'exprime dans leurs métabolismes singuliers respectifs. Ces infrastructures continuent d'évoluer, valorisant beaucoup plus l'image des vaches, la façon dont elles participent et produisent le paysage comme un lieu de montagne désirable. Les récits héroïques de survie, les planques, la résistance témoignent de l'attachement désespéré à ces vaches et de la façon dont leur sort est lié à la possibilité même de formes de vie que les autochtones du village considèrent comme menacées. Cela exprime un besoin d'héritage et de reconnaissance.

On peut dire que les vaches sont toujours prises dans une sorte d'idéalisme. Il n'y a pas d'endroit où l'intention mise dans les infrastructures et leur environnement matériel - leur *valuation* si l'on veut - ne se traduise pas et ne se reflète pas dans les corps dont elles s'occupent, et vice-versa. D'ailleurs, pour que ce soit bien clairement dit ; la Rendena d'aujourd'hui n'a rien à voir avec la Rendena d'hier ; d'abord, elle est beaucoup plus productive. Tiens, au fait, est-ce que j'ai mentionné que la pure et traditionnelle *razza Rendena* était en fait déjà passablement mâtinée de brune suisse, dès les XVIII^e et XIX^e siècles, bien avant d'être reconnue comme race typique et locale ? Que la sélection génétique de l'après-guerre a considérablement augmenté son ratio de conversion de l'aliment en lait et, donc, sa productivité ? Bref, le métabolisme, là-aussi, répond, s'adapte, fait évoluer les standards mêmes de la race et de la tradition. Plus rien à voir. Son écologie n'a rien à voir non plus ; ce n'est plus ni la même économie - désormais tournée vers le tourisme et le bâtiment, ni la même politique - la vallée est autrement connectée à, et tributaire de, son extérieur, ni le même paysage - les stations de ski, par exemple, montent toujours un peu plus haut en altitude pour aller chercher jusqu'au dernier flocon de neige.

Enfin, à la base, leur panse et leurs capacités digestives témoignent d'une appartenance aiguë à la terre que toutes les autres vaches ne peuvent se permettre.

Peut-être peut-on parler d'une « rencontre métabolique » lorsqu'une race laitière devient un élément central de l'infrastructure touristique, ainsi que d'une

esthétique du paysage. Cette rencontre ne peut pas s'opérer à n'importe quelle condition. En témoignent les carcasses de grasses vaches à lait en bordure des chemins de randonnée. (PHOTO7) Il y a trois ans, les éleveurs de Carisolo/Pinzolo, pour certains privés d'accès aux *malghe* pour les raisons de fraude à la PAC que j'ai dit plus haut, ont boycotté les célébrations populaires de la désalpe, la Giovenche della Rendena. Un épisode aussi bref qu'efficace, que j'appelle volontiers « la grève du folklore ». Aucune pureté de la race, on l'a vu, mais le maintien d'attachements forts et réciproques. Aussi parfois ces rencontres métaboliques échouent-elles, ou requièrent-elles un surcroît d'efforts et d'épreuves pour être rendues possibles.

À cette jonction toujours un peu périlleuse, la question digestive, ou de la rumination, nous indique peut-être quand un point limite est franchi, quand des corps spécifiques ne peuvent pas faire face à la situation dans laquelle ils se trouvent placés. De quoi les métabolismes Rendena sont-ils le nom ? « Inadaptation ? L'inadaptation impliquerait qu'ils ne s'adaptent pas vraiment ou qu'ils n'ont pas vraiment de relations, mais qu'ils seraient probablement trop passifs. « Résistance ? La ré-résistance serait trop active, car elle semblerait impliquer une sorte d'intention de volontarisme. Peut-être la « récalcitrance » d'Isabelle Stengers est-elle un mot plus approprié, désignant une capacité des corps à s'opposer à la situation dans laquelle ils se trouvent impliqués, et impliquée par elle. La notion de « métabolisme » attire notre attention sur des réponses corporelles à certaines situations qui leur sont faites. Si les infrastructures sont la proposition, les métabolismes répondent, au terme d'un processus de calibration mutuel duquel peut résulter, lorsque l'exercice réussit, une sorte de cohérence d'ensemble ; ce corps dans ce milieu. Il n'y a là rien de dialogique, évidemment, mais des processus continus, contingents, d'harmonisation, de réponse, de *bodily reasoning*, dans un cadre largement violent, exigeant et/ou injuste ; et quelque chose de l'ordre de la rencontre, du sens des ajustements réciproques. Pas de Formule 1 mais une putain de Fiat 500. Lorsqu'une situation devient insupportable, il est parfois bon d'écouter le murmure des tripes.

A leur manière, ils peuvent exprimer la mauvaise humeur, l'emportement ou le désespoir ; ce n'est pas vraiment à nous de le dire. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que de telles réponses ne sont pas indifférentes.

Merci pour votre attention (PHOTO8)